

AMBEL, PREMIER MAQUIS DE FRANCE ?

Allocution prononcée par André Valot
lors de la cérémonie d'Ambel, le vendredi 22 juillet 1988

Monsieur le Maire de Bouvante, Mes chers Camarades, Mesdames, Messieurs,

C'est devant cette stèle érigée par les Pionniers du Vercors que nous nous recueillons aujourd'hui pour célébrer le souvenir des combats de juillet 1944.

Cette stèle n'est évidemment qu'un symbole, entre bien d'autres, puisqu'elle, ne rappelle aucun fait d'armes héroïque, ni le martyr d'otages, ni la destruction sauvage et aveugle d'un autre Vassieux.

Non, cette stèle rappelle seulement que c'est ici, sur le domaine d'Ambel, entre les à-pics de Bouvante et ceux d'Ombrière, entre les rocs du Touleau et les cathédrales des hêtraies et des sapinières de la forêt de Lente, que fut créé en 1942, le Camp 1 du Vercors, premier maquis de France.

Et non seulement elle le rappelle, mais elle l'affirme à tous ceux dont la mémoire est trop courte. Elle le proclame devant tous ceux qui seraient tentés de s'attribuer cette préséance. Elle le grave dans le roc impérissable pour les générations à venir.

Vercors, premier maquis de France. Si cette affirmation paraissait bien, en 1944, une évidence qu'il n'était pas nécessaire de proclamer pour tous ceux qui sortaient de l'enfer de l'occupation et de la résistance, très vite cette antériorité fut réclamée par d'autres groupements, d'ailleurs tout aussi valeureux. Et j'entends encore, il y a bien des années, les chefs des grands mouvements de Résistance discuter à la télévision, courtoisement mais âprement, pour savoir lequel de ces mouvements pouvait se glorifier d'avoir créé le premier maquis de France. Et j'entends encore notre éminent camarade le général Le Ray, qui fut l'un des chefs militaires du Vercors, sortir du mutisme, visiblement agacé, dans lequel il s'était contenu pendant toute cette discussion, pour affirmer avec énergie : « *Eh bien non ! Le premier camp de résistance en France a été créé en 1942 dans la ferme d'Ambel, dans le Vercors.* »

Oui ! Le Vercors, premier maquis de France, a pris corps dans ces 1200 hectares de prés et de bois. Sa flamme vacillante s'est logée, au cours du long hiver 1942-1943, dans cette ferme d'Ambel, dont les murs épais étaient plus ceux d'un monastère de haute montagne que ceux d'une forteresse, les granges aux magnifiques poutres attendaient plutôt les troupeaux transhumants que les compagnies de francs-tireurs. C'est pourtant là qu'à l'automne 1942 furent hébergés une centaine de gars de Grenoble et des environs qui voulaient échapper au STO, le Service du travail obligatoire pour lequel on commençait à rafler des jeunes Français pour les envoyer travailler en Allemagne. Et l'hiver vint. La ferme d'Ambel paraissait vivre au ralenti, perdue sous la neige et dans le brouillard. Les gars étaient nourris de bœuf salé et de noisettes, arrosés de l'eau glacée de la source. De temps à autre, une alerte transmise de Bouvante par la lumière électrique qui s'éteignait et se rallumait trois fois, obligeait à évacuer la ferme jusqu'à ce que le danger soit passé.

Enfin le printemps arriva, qui mit fin à cette hibernation et à cette oisiveté forcées. Les gars avaient quitté la ferme pour camper dans des baraquements, dans une clairière le long du chemin du Saut-de-la-Truite. Des ouvriers bûcherons professionnels étaient venus encadrer les jeunes réfractaires. Les bois résonnèrent à nouveau du bruit des haches et du fracas des immenses hêtres qui s'effondraient. Au long des combes les câbles aériens transportaient les énormes billes de hêtre jusqu'au Saut-de-la-Truite d'où elles étaient chargées sur un autre câble et plongeaient jusqu'à Bouvante-le-Haut. Et là, c'était une autre équipe de jeunes qui maniaient les diables et les picarots pour charger les camions. Dans leur descente en lacet par le col de la Croix,

ces camions rencontraient d'autres convois qui descendaient du Tubanet par le tunnel du Pionnier. Et c'est ainsi qu'en fin 1942 et au début de 1943, ce qui s'appela le C1 Vercors a pris naissance.

Ces jeunes qui, quelques semaines plus tôt, ne cherchaient qu'à se cacher pour échapper à l'envahisseur, se sont montrés au grand jour. Des jeunes volontaires des villes et des villages du Royans s'étaient joints à eux, dans cette activité semi-clandestine qui leur servait de couverture. Puis ils ont reçu le brassard FFI, et, enrôlés dans des unités militaires reconstituées, particulièrement le 14^e Bataillon de chasseurs alpins, ils se sont préparés à bouter dehors l'envahisseur exécré. Mais ceci est une autre histoire qui dépasse le cadre d'Ambel.

Ce qui est bien dans le cadre d'Ambel, c'est l'activité incroyable de tous ceux qui ont permis à ce premier maquis de se constituer, de vivre, de travailler, puis de s'intégrer dans les troupes glorieuses du Vercors. Parmi eux je ne citerai que quelques-uns qui sont morts, ou dont le nom est entré de leur vivant dans la légende. Victor Huillier, de Grenoble, l'un des propriétaires du domaine, qui mit la ferme à la disposition du mouvement franc-tireur. *Jacques*, le Docteur Eugène Samuel (heureusement encore bien en vie, lui) qui, avec son frère Simon, anima les débuts de ce camp, puis veilla à son activité et à son développement. Louis Bourdeaux, capitaine *Fayard*, le chef du camp depuis le début. Pierre Brunet, *Pierrot*, adjoint de *Fayard* plus spécialement responsable du ravitaillement (et ce n'était pas une sinécure !). Je pourrais en citer beaucoup d'autres pour leurs actions dans le cadre du camp d'Ambel, les Louis Brun, les Béliet, les Joseph Juge, Marius Béguin, les Noël Allier ; et bien d'autres sans lesquels le camp d'Ambel n'aurait pu se constituer et n'aurait pu vivre, puis marcher au canon.

Voici ce que représente notre présence aujourd'hui. Et nous observerons une minute de silence en mémoire de tous ceux dont le nom est attaché à celui du camp d'Ambel et qui sont morts pour que vive la France.

Remerciements du président André Béguin.

Je remercie André Valot qui n'a pas hésité à venir spécialement de Genève pour nous rappeler l'histoire du camp d'Ambel, premier maquis de France. Je remercie également le maire de Bouvante pour sa présence. Je vous présente les excuses du maire de Saint-Jean-en-Royans ainsi que celles de René Béguin dont l'état de santé ne lui permet pas de se déplacer. Je suis heureux de vous voir aussi nombreux pour ma première cérémonie officielle et j'espère que celle-ci ne sera pas sans lendemain. L'an prochain, au 45^e anniversaire, vous serez encore plus nombreux, j'en suis certain. Merci à tous.

Source : *Le Pionnier du Vercors*, n°64, octobre 1988, p. 16.